

LES FUREURS D'UN PHYSICIEN QUANTIQUE
QUELQUES REMARQUES SUR LE STYLE
DE MICHEL HOUELLEBECQ

EVA BERÁNKOVÁ

Université Charles de Prague
Institut d'Etudes Romanes de la Faculté des Lettres
Náměstí Jana Palacha 2
116 38 Prague 1
République Tchèque
berankova.eva@volny.cz

Abstract: Although Michel Houellebecq makes a provocative claim that in literature he places content above form, there is a growing debate about his style in the academic world. By analyzing three of the author's novels we find that all of them consist roughly of three stylistic levels. Whereas the basic level is designed as deliberately neutral ("shallow") writing based on sciences or non-fiction, Houellebecq often does not hesitate to rise to purely lyrical heights or, conversely, revert to the most vulgar language. It is using slang or argot French that enables the writer to create his own original style which can perhaps be only compared to Celine. In the same way as his predecessor, Houellebecq overwhelms readers with an outpour of swearwords; he drowns them in a sea of malicious remarks. Nevertheless, these verbal provocations are not self-serving. However paradoxical it may sound, Michel Houellebecq is above all a very original moralist. His cynical "in fact", a kind of variation of La Rochefoucauld's "is...only", aims at destroying illusions, removing masks and liberating European society from the dictatorship of political correctness. Only in this way is it possible, he claims, to escape what he calls today's "slow suicide of the West".

Keywords: contemporary literature, stylistic research, French, revolt, moralism

Ayant appris le thème du présent colloque, «Français écrit – français parlé», je me suis posé la question de savoir quel auteur contemporain pourrait être analysé avec succès suivant un tel axe stylistique et mon choix s'est assez rapidement fixé sur Michel Houellebecq, l'un des romanciers les plus controversés de notre époque. J'avoue qu'une telle décision n'a rien de particulièrement original.

En effet, malgré les affirmations péremptoires d'une certaine critique que «Houellebecq n'a pas de style» qu'«il est un très mauvais écrivain», que «ses phrases sont lourdes et dénuées de grâce», et «ses personnages insipides et mécaniques», le monde universitaire commence ces derniers temps à prendre goût à ce personnage insolite et provocateur. Durant les deux dernières années, trois grands travaux de synthèse se sont penchés sur l'univers poétique de Houellebecq et, plus particulièrement, sur son style : une sorte de défense et illustration de l'écrivain signée de son ami Dominique Noguez et intitulée *Houellebecq, en fait*¹ ; une œuvre plus polémique et plus universitaire de Murielle Lucie Clément, *Houellebecq, Sperme et sang*² et, pour l'instant dernière dans la liste, une interrogation sur la place occupée par le romancier dans l'histoire de la littérature française *La littérature à vif (le cas Houellebecq)*³ dans laquelle Olivier Bardolle a l'audace de comparer ce dernier d'une part à Proust et de l'autre à Céline.

Pour compléter le tableau, il faut ajouter qu'en octobre 2005, un grand colloque international consacré à l'œuvre houellebecquienne aura lieu à l'Université de St Andrews en Ecosse et que la section qui a inspiré le plus d'interventions s'avère celle qui se penchera, une fois de plus, sur le style de l'écrivain.

Qu'en est-il alors du fameux style de Michel Houellebecq ? Pourquoi tant de haine méprisante d'une part et tant d'adulation de l'autre⁴ ? Quelle est la cause de ces incertitudes, de ces jugements de valeur profondément contradictoires ? Et — question beaucoup plus urgente à résoudre — dans quelle mesure les critères auxquels la critique littéraire française nous a habitués sont-ils pertinents pour juger la production actuelle ? Vu le caractère très sommaire de cette intervention, je vais me borner à quelques remarques qui — du moins je l'espère — pourraient être intéressantes même aux littéraires qui ne comptent pas travailler sur ce romancier précis.

Dans sa *Lettre à Lakis Prognidis*, un texte relativement peu connu, Michel Houellebecq déclare une guerre impitoyable à l'esprit Nouveau roman qui se serait emparé de la critique :

¹ D. Noguez : *Houellebecq, en fait*, Paris : Fayard, 2003.

² M. L. Clément : *Houellebecq, Sperme et sang*, Paris : l'Harmattan, 2003.

³ O. Bardolle : *La littérature à vif (le cas Houellebecq)*, Paris : L'Esprit des Péninsules, 2004.

⁴ Le magazine *Lire* n'a-t-il pas récemment déclaré au sujet de Houellebecq qu'il s'agissait du «plus grand écrivain français contemporain» ?

En somme il y aurait d'un côté la science, le sérieux, la connaissance, le réel. De l'autre la littérature, sa gratuité, son élégance, ses jeux formels ; la production de «textes», petits objets ludiques commentables par l'adjonction de préfixes (para, méta, inter). Le contenu de ses textes ? Il n'est pas sain, il n'est pas licite, il est même imprudent d'en parler. Le spectacle a son côté triste. Je n'ai jamais pu, pour ma part, assister sans un serrement de cœur à la débauche de techniques mises en œuvre par tel ou tel «formaliste-Minuit» pour un résultat aussi mince. Pour tenir le coup, je me suis souvent répété cette phrase de Schopenhauer : «La première — et pratiquement la seule — condition d'un bon style, c'est d'avoir quelque chose à dire⁵.»

Ce refus provocant du «style pour le style» et du jargon de la critique actuelle, prônant selon Houellebecq l'«idée stupide que la littérature est un travail sur la langue ayant pour objet de produire une écriture⁶» revient à plusieurs reprises pour déboucher chez l'écrivain sur un constat faussement ingénu qui lui a valu la haine féroce de maintes stylisticiens : «je me rends compte que je me singularise par le simple fait que je m'intéresse moins au langage qu'au monde⁷». Bref, la littérature, le roman doit être «un lieu de débats et de déchirements philosophiques» et non pas un feu d'artifice des effets stylistiques.

Un retour donc au bon vieux temps du roman traditionnel ? Nombreux sont ceux qui en soupçonnent le romancier et élargissent ainsi son étiquette de «réactionnaire» politique au domaine des belles-lettres. Pourtant, rien n'est plus étranger à la poétique houellebecquienne que l'espoir de tels retours en arrière. Pour ce pessimiste invétéré, le monde occidental est désormais trop desséché, trop indifférent et trop cynique pour produire des œuvres tributaires de l'esthétique du dix-neuvième. Un nouveau style doit être inventé pour à la fois traduire et dénoncer ce que Houellebecq appelle avec amertume le «suicide occidental» :

[L']effacement progressif des relations humaines n'est pas sans poser certains problèmes au roman. Comment en effet entreprendrait-on la narration de ces passions fougueuses, s'étalant sur plusieurs années, faisant parfois sentir leurs effets sur plusieurs générations ? Nous sommes loin des Hauts de Hurlevent, c'est le moins qu'on puisse dire. La forme romanesque n'est pas conçue pour peindre l'indifférence, ni le néant ; il faudrait inventer une articulation plus plate, plus concise et plus morne⁸.

⁵ M. Houellebecq : *Interventions*, essais, Paris : Flammarion, 1998 : 53.

⁶ *Ibid.* : 54.

⁷ *Ibid.* : 110–111.

⁸ M. Houellebecq : *Extension du domaine de la lutte*, roman, Paris : Maurice Nadeau, 1994 : 42.

Houellebecq semble avoir réussi ce pari, car, au sujet de son dernier roman, *Plateforme* (interprétable, entre autres, comme «forme plate»), les critiques affirment : «il écrit ‘plat’ parce que le ‘plat’ est ce qui convient le mieux à ce qu’il décrit, et [...] ce style provoque l’émotion, ce qu’une vraie platitude stylistique ne ferait pas.» Le style houellebecquien est ainsi jugé à l’image du monde qu’il décrit, «délibérément ‘plat’ parce que l’époque est ‘plate’⁹.»

Pour comprendre en quoi consiste un tel style «plat» qui pourtant «provoque l’émotion» et pour en venir, enfin, au français parlé, essayons d’esquisser ici un bref schéma des différents niveaux de langue utilisés par Michel Houellebecq.

Le ton général de ses récits, cette écriture plate qui les caractérise, est donnée par la prédominance de ce que nous pourrions appeler langue de vulgarisation scientifique. Nous avons quelques raisons de supposer que Houellebecq a emprunté ici la classification de Jean Cohen¹⁰, son grand modèle en matière de théorie littéraire, pour qui le *summum* du prosaïque, le fameux degré zéro de l’écriture sont «les écrits des grands scientifiques de la fin du XIX^e siècle : Pasteur, Claude Bernard, Marcelin Berthelot¹¹».

En effet, c’est sur le fond des considérations relevant de la sociologie (*Extension du domaine de la lutte*¹²), de l’histoire et de l’économie (*Plateforme*¹³), mais également de la biologie, de la génétique voire de la physique quantique (*Les Particules élémentaires*¹⁴) que Houellebecq tisse ses récits. À première vue, un tel détachement objectif, une telle précision clinique provoque un sentiment de froideur voire cynisme, notamment là où les héros sont niés en tant que personnalités uniques et réduits au rang d’objets, d’animaux voire de particules. De nombreux éléments stylistiques ne font que renforcer ce malaise originel : des descriptions neutres voire grotesques de choses épouvantables, des litotes qui semblent mal placées, la mise en avant de détails insignifiants au moments clefs de l’histoire (procédé qui n’est pas sans rappeler *l’Étranger* de Camus), un registre lexical lié aux expériences scientifiques, tout

⁹ A. Genon : ‘Pour n’en pas finir avec le cas Houellebecq, La revue des ressources’, http://www.larevuedesressources.org/article.php?id_article=286, article du 11 mars 2004.

¹⁰ J. Cohen : *Le haut langage*, Paris : José Corti, 1995.

¹¹ M. Houellebecq : *Interventions*, essais, Paris : Flammarion, 1998 : 29–30.

¹² M. Houellebecq : *Extension du domaine de la lutte*, roman, Paris : Maurice Nadeau, 1994 : 42.

¹³ M. Houellebecq : *Plateforme*, roman, Paris, Flammarion, 2001.

¹⁴ M. Houellebecq : *Les Particules élémentaires*, roman, Paris, Flammarion, 1998.

contribue à présenter le monde comme une espèce de gigantesque laboratoire d'expérimentation dont nous sommes les cobayes.

C'est à partir de ce rez-de-chaussée de la langue que Houellebecq s'élève et chute, fidèle à sa poétique du contraste qu'il décrit dans les termes suivants :

[...] je ressens vivement la nécessité de deux approches complémentaires : le pathétique et le clinique. D'un côté la dissection, l'analyse à froid, l'humour ; de l'autre la participation émotive et lyrique, d'un lyrisme immédiat¹⁵.

La dissection, l'analyse à froid, nous l'avons évoquée. Quant à la participation affective, elle se répartit assez curieusement entre deux approches, elles aussi contradictoires. Une poésie plutôt tendre et lyrique, souvent rédigée dans une langue châtiée, et une prose volontairement « impitoyable et sordide ». Les deux stratégies incompatibles mais complémentaires visent le même but, attaquent le même ennemi que Houellebecq définit tantôt comme le « scientisme occidental », tantôt comme notre « vision mécaniste et individualiste du monde » et qu'il cherche à transmettre par l'intermédiaire de l'omniprésence du discours scientifique dans son œuvre.

Mais que le moyen de combat soit le lyrisme magique (voire psychédélique) de ses poèmes ou les vociférations haineuses qui émergent, de temps à autre, de la surface calme et plate de ses romans, les deux se rapprochent de ce que Houellebecq considère comme le fondement de son œuvre : la lamentation, le hurlement, le cri. Dans *Rester vivant*, un manuel de survie pour poètes déprimés qu'il a rédigé, le romancier rappelle : « La première démarche poétique consiste à remonter à l'origine. A savoir : à la souffrance¹⁶. »

Quant au moyen de lutte, Michel Houellebecq a opté pour l'émotion, car cette dernière, qu'elle soit positive ou violemment négative, « abolit la chaîne causale ; elle est seule capable de faire percevoir les choses en soi ; la transmission de cette perception est l'objet de la poésie¹⁷. »

C'est précisément dans ce contexte de la révolte, de l'« encre trempée dans le cyanure », comme l'un des critiques a défini l'écriture houellebecquienne¹⁸, que s'inscrit le recours à la langue parlée voire aux registres ouvertement vulgaires du français.

¹⁵ *Ibid.* : 45.

¹⁶ M. Houellebecq : *Rester vivant et autres textes*, Paris : Flammarion, 1997 : 9.

¹⁷ *Ibid.* : 25.

¹⁸ M. Weitzmann : 'Houellebecq, aspects de la France', *Le Monde* du 6 septembre 2001.

Au niveau le plus élémentaire, le lexique sommaire du français de la rue renvoie à la pauvreté, à la fois mentale et affective, du «cadre moyen frustré», héros (ou plutôt anti-héros) houellebecquien par excellence. Entouré de «types», «mecs», «beaufs» et «minettes» de tout genre, il mène son existence solitaire d'employé de bureau anonyme. Il va «bouffer» au resto chinois le plus proche, «se saper» à C&A, acheter «tout un tas de trucs» au Monoprix du coin, avant de se «saoûler la gueule» d'un vin «assez dégueulasse» pour conclure en fin de soirée qu'il en a «tout à fait marre». Arrivé à la quarantaine, il récapitule les exploits de sa vie, sans toujours bien comprendre «comment les choses ont pu merder à ce point».

Un agacement plus fort se laisse deviner de temps à autre et le ton monte : tandis que les hommes se font traiter pour la plupart de «connards épouvantables», les femmes bénéficient d'un registre beaucoup plus riches de substantifs terminés en —asse : connasse, pétasse, radasse voire vachasse (un néologisme au sens où Houellebecq l'entend). Quand ils s'agit de parents proches, les héros houellebecquiens dépassent souvent toutes les limites de vulgarité et la langue se fait ouvertement pornographique ou scatologique.

Une catégorie beaucoup plus humoristique et pittoresque de jurons et de remarques caustiques embrasse chez Houellebecq un bon nombre de nationalités, professions, partis politiques ou classes sociales. Ne citons que les plus notoires : nationalités et pays : «Une certaine stupéfaction hébétée se lit sur leur visage (phénomène d'ouverture de la bouche, typique chez les Américains)»; «En Norvège, au Japon, enfin dans un de ces pays sinistres où les quadragénaires se suicident en masse»; «Il commençait à en avoir marre de cette stupide manie pro-brésilienne. [...] le Brésil était un pays de merde, peuplé d'abrutis fanatisés par le football»; «c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à haïr les nègres»; sexes : «les petites filles attendaient [...] avec déjà les signes d'une stupide résignation femelle»; «ce qui est d'ailleurs vexant dans l'histoire, c'est ce remplacement du spermatozoïde par une légère décharge électrique; ça fait un peu bas de gamme»; métiers : «les étudiantes en psychologie : des petites salopes, voilà ce que j'en pense»; institutions : «[le *Guide du Routard*], des connards humanitaires protestants, voilà ce qu'ils étaient, eux et toute la chouette bande de copains qui les avaient aidés pour ce livre»; partis politiques : «J'aurais pu adhérer au Front national, mais à quoi bon manger de la choucroute avec des cons?»; mouvements : «[je ne peux pas encadrer] les ex-féministes recyclées dans les tarots égyptiens»; «Décidément [...], ces jeunes à la

recherche de nouvelles valeurs spirituelles étaient vraiment des cons»; théories «Impitoyable école d'égoïsme, la psychanalyse s'attaque à de braves filles un peu paumées pour les transformer en d'ignobles pétaesses, d'un égocentrisme délirant, qui ne peuvent susciter qu'un légitime dégoût.»; personnalités célèbres : «Sur le plan philosophique et politique, Jacques Prévert est avant tout un libertaire : c'est-à-dire, fondamentalement, un imbécile.»; la vie en général : «La vie sur Mars [...] avait eu l'extrêmement bonne idée de s'arrêter avant d'avoir causé trop de dégâts». Bref, tout le monde y passe. D'ailleurs, Michel Houellebecq n'a-t-il pas jadis conseillé aux apprentis écrivains :

Toute société a ses points de moindre résistance, ses plaies. Mettez le doigt sur la plaie et appuyez bien fort. Creusez les sujets dont personne ne veut entendre parler. L'envers du décor. Insistez sur la maladie, l'agonie, la laideur. Parlez de la mort, et de l'oubli. De la jalousie, de l'indifférence, de la frustration, de l'absence d'amour. Soyez abjects, vous serez vrais¹⁹.

Les séquelles d'injures vont s'amplifiant, de sorte qu'à certains endroits elles atteignent une fureur qui peut facilement rivaliser avec la misanthropie célinienne. Nicolas Savary qualifie l'écriture de Houellebecq de «bouffée de haine langagière²⁰», Reynaud Camus parle, lui, d'«une sorte de méchanceté du style» qui se solde par «d'heureux effets littéraires²¹», tandis que Dominique Noguez salue un «style énervé où le substantif le dispute à l'adjectif dans la course à l'hyperbole négative et où l'intention descriptive le cède bien vite à l'irrépressible jubilation d'injurier²².»

Quant au but de cette stratégie de l'injure, aussi paradoxale que cela puisse paraître à première vue, les critiques sont pratiquement unanimes à l'attribuer à la recherche d'une nouvelle éthique. Michel Houellebecq semble ainsi appartenir à une espèce qu'on croyait depuis longtemps en voie de disparition : celle du moraliste.

Dans sa volonté de résumer la poétique de son ami, Dominique Noguez affirme, à juste titre, me semble-t-il : «l'œuvre de Michel Houellebecq est un immense en fait²³» destiné à mettre en garde le lecteur : «[...] Vous pourriez imaginer telle chose ; la réalité est autre, moins reluisante, plus triviale, cela me coûte à le dire mais je le dis²⁴». Cette locution adverbiale de «en fait», très présente dans la syntaxe de l'au-

¹⁹ M. Houellebecq : *Rester vivant et autres textes*, Paris : Flammarion, 1997 : 26.

²⁰ N. Savary : 'Houellebecq, le désir, le destin', *L'Atelier du roman*, N°18, Paris, p. 66.

²¹ R. Camus : *Incomparable*, Paris : POL, 1999 : 42, 44.

²² D. Noguez : *Houellebecq, en fait*, Paris : Fayard, 2003 : 17.

²³ *Ibid.* : 150.

²⁴ *ibid.* : 149.

teur, constitue en quelque sorte son *credo* de moraliste. Dans une société étouffée par l'hypocrisie consensuelle et le politiquement correct, elle apporte un «rappel brutal au réel», une «correction désublimante».

Toute proportion gardée, elle pourrait être comparée au fameux «n'est... que» de La Rochefoucauld («Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés.»; «La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.»), procédé que Roland Barthes a jadis qualifié d'«identité déceptive²⁵» par laquelle le grand moraliste grincheux avait l'habitude de réduire l'apparence à la réalité. Il me semble que l'ambition houellebecquienne ne fait sur ce point que rejoindre les buts de La Rochefoucauld, à savoir «démasquer, dégonfler les vertus irréelles et les ramener aux vices réels».

Ainsi, Michel Houellebecq s'applique depuis plusieurs années déjà à secouer son public, à provoquer des indignations (et des procès en diffamation), à mettre le doigt là où cela fait mal, fidèle à son intuition fondamentale que «l'univers est basé sur la séparation, la souffrance et le mal» et sa décision de «décrire cet état de choses, et peut-être de le dépasser²⁶».

A lire ses déclarations publiques, il devient évident que l'auteur ne considère pas ce style énervé et vénéneux, truffé de vulgarismes de toutes sortes et traduisant une sorte d'exécration féroce de l'ensemble de l'humanité comme la dernière étape de son parcours littéraire. Ses nombreux essais démontrent au contraire qu'il cherche activement (quoique d'une manière souvent peu conventionnelle voire complètement fantasque) une issue idéologique et morale à ce «suicide occidental» qu'il ne cesse de dénoncer. Interrogé sur le rôle de la littérature dans le monde, il répond avec lucidité mêlée d'un espoir plutôt touchant :

En mettant le doigt sur les plaies, on se condamne à un rôle antipathique. Compte tenu du discours quasi féérique développé par les médias, il est facile de faire preuve de qualités littéraires en développant l'ironie, la négativité, le cynisme. C'est après que cela devient très difficile : quand on souhaite dépasser le cynisme. Si quelqu'un aujourd'hui parvient à développer un discours à la fois honnête et positif, il modifiera l'histoire du monde²⁷.

Pour l'instant, faute d'avoir trouvé, Michel Houellebecq continue à vociférer...

²⁵ M. Houellebecq : *Interventions*, essais, Paris : Flammarion, 1998 : 39.

²⁶ *Ibid.* : 111.

²⁷ R. Barthes : *Les Maximes de La Rochefoucauld, Nouveaux essais critiques*, Paris, 1961.